

Montréal et visitait un village sauvage qu'il appelle Hochelaga, nom qui paraît désigner le district plutôt que la ville elle-même. En 1540 (1), dans son troisième voyage, dont il ne reste malheureusement qu'une partie, il indique, vraisemblablement à la même place, un village qu'il appelle Tutonaguy; et comme il avait appris en même temps à donner le nom d'Hochelaga à une étendue de pays, il est probable que c'est le même endroit appelé précédemment Hochelaga. En 1603 (2) Champlain laisse voir que Hochelaga avait disparu, ou n'existait plus. Il n'en est plus question jusqu'en 1642, époque de la fondation de Montréal par les Français sous le Sieur Maisonneuve (3). A cette occasion les relations des Jésuites nous donnent des détails très-intéressants sur le sort d'Hochelaga (1642 ch. 9). Ils nous apprennent qu'alors il ne restait plus d'autres traces de l'Hochelaga de Cartier qu'un nom donné à l'île par les sauvages, indiquant qu'elle avait été le site d'un village ou d'un fort. De plus deux sauvages âgés, qui accompagnaient quelques-uns des nouveaux colons au sommet de la montagne, affirmèrent qu'ils étaient les descendants des anciens habitants; que leur tribu avait jadis habité tout le pays environnant, même le sud du fleuve et possédait plusieurs villages peuplés! les Hurons qui étaient leurs ennemis les en avaient chassés, et que quelques-uns d'entre eux s'étaient réfugiés chez les Abénaquis, d'autres chez les Iroquois, d'autres chez les Hurons même. Un de ces Sauvages ajouta que son grand-père avait cultivé la place même où ils étaient, et s'étendit sur l'excellence du sol et du climat pour la culture du blé d'Inde; mais les Iroquois étaient trop redoutables pour leur permettre d'occuper l'île de nouveau. Les missionnaires remarquant de plus que ce peuple, autrefois sédentaire et cultivateur était devenu errant par suite des dangers auxquels il était exposé, fait très important, comme nous le verrons plus loin. Un de ces hommes dont nous parlons s'appelait Atcheast, et d'autres détails montrent qu'il faisait partie d'une troupe que les missionnaires regardaient comme parlant l'Algonquin.



Fig. 14.



Fig. 15.

Les Français les invitèrent à revenir dans l'île de Montréal et leur promirent de les protéger contre les Iroquois, mais ils ne paraissent pas avoir surmonté leurs craintes jusqu'à la conclusion de la paix en 1646. Alors un certain nombre de familles, et parmi elles, dit-on, quelques descendants des anciens habitants formèrent un établissement qui ne paraît avoir existé que peu de temps, parce que la crainte des Iroquois s'empara encore d'eux. Cependant quelques-uns demeurèrent assez longtemps pour semer du blé d'Inde. A l'époque où nous sommes, nous voyons donc établi ce fait important, que ceux qui se regardaient comme les habitants primitifs de Montréal étaient de la langue Algonquienne et que le nom de leur tribu était Ononchataronans, (4) ou Iroquet. Leur chef était alors Taouichkaron. C'est la deuxième mention historique que je trouve de ce peuple, il semble se disperser, ou disparaître de Montréal au commencement de la guerre avec les Iroquois l'année suivante. De ce qui précède, il résulte que si, comme la chose paraît certaine, les restes qui viennent d'être trouvés indiquent l'emplacement d'un ancien village sauvage, ils doivent avoir appartenu ou à l'Hochelaga de Cartier, ou au dernier établissement de 1646, à moins toute fois que ce dernier n'ait occupé précisément la même position que le premier: dans ce cas il serait difficile de distinguer les restes de l'un de ceux de l'autre. Quant à la seconde et à la troisième alternative, il semble qu'après l'occupation de l'île par les Français et à une époque où les missionnaires travaillaient avec succès parmi ces nations, le terrain

occupé par leur village devrait présenter plus de traces de leur commerce avec les européens qu'on n'en rencontre dans l'endroit en question. Avec la crainte qu'ils avaient des Iroquois, ils se seraient probablement établis aussi près que possible de leurs alliés dont les habitations étaient sur le bord de la rivière. De plus, il paraît impossible qu'une aussi grande quantité de fragments de poterie et d'autres restes fût le résultat du séjour de quelques familles pendant une année seulement. Ils indiquent plutôt un lieu habité pendant longtemps. Ces raisons m'engagent à regarder comme l'alternative la plus probable, que le lieu en question est le site du village primitif visité par Cartier en 1535, à moins que nous trouvions dans son récit quelque raison qui nous fasse rejeter cette conclusion.

Afin que le lecteur puisse juger par lui-même, je cite ici la narration même de cet ancien voyageur si attentif, que je reproduis de l'excellente traduction anglaise de Hakluyt avec quelques changements suggérés par le professeur Darcy du Collège McGill qui a eu la complaisance de comparer le français donné par la Société Littéraire et Historique de Québec. Entre ces deux textes il y a de nombreuses différences qui proviennent sans doute en partie de ce que la traduction d'Hakluyt a été faite sur les anciennes éditions, perdues maintenant; mais quelques-uns sont bien évidemment des erreurs de la traduction. L'extrait suivant se rapporte au jour qui suivit l'arrivée de Cartier dans l'île de Montréal, où il débarqua, pense-t-on au pied du Courant. (1) "Le lendemain au plus matin, le capitaine s'accoustra, et fit mettre ses gens en ordre pour aller voir la ville et demeure du dit peuple, et une montagne qui est jacent à la dite ville, où allèrent avec le dit Capitaine les (2) gentils-hommes, et vingt mariniers, et laissa le parsus pour la garde des barques, et prit trois hommes de la dite ville Hochelaga pour les mener et conduire au dit lieu. Et nous étant en chemin, le trouvasmes aussi battu (3) qu'il soit possible de voir, en la plus belle terre et meilleure plaine (4) des chênes aussi beaux qu'il y en ait en forêt de France, sous lesquels estoit toute la terre couverte de glands. Et nous ayant fait environ une lieue et demie (5) trouvasmes sur le chemin l'un des principaux Seigneurs de la dite ville Hochelaga, avec plusieurs personnes, lequel nous fist signe qu'il se fallait reposer au dit lieu près un feu qu'ils avoient fait au dit chemin. (6) Et lors commença le dit Seigneur à faire un sermon et preschement, comme ci-devant est dit être leur coutume de faire joye et connaissance, en faisant celui Seigneur chère au dit Capitaine et sa compagnie; lequel Capitaine lui donna une couple de haches et une couple de couteaux, avec une Croix et remembrance du Crucifix qu'il lui fist baiser, et lui pendit au col; de quoi il rendit grâce au dit Capitaine. Ce fait, marchasmes plus outre, et environ demie lieuë de là commençames à trouver les terres labourées, et belles grandes campagnes pleines de blé de leurs terres, qui est comme mil de Brésil, aussi gros ou plus, duquel ils vivent, ainsi que nous faisons du froment. Et au parmi d'icelles campagnes, est située et assise la dite ville de Hochelaga, près et joignant une montagne qui est à l'entour d'icelle, bien labourée et fort fertile (7); de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommasmes icelle montagne le Mont Royal. La dite ville est toute ronde, et close de bois à trois rangs, en façon d'une pyramide croisée par le haut, ayant la rangée du parmi en façon de ligne

(1) M. Dawson a suivi la traduction du 3me voyage de Cartier, publiée par la Société Historique de Québec. Mais c'est en 1641 que ce voyage a eu lieu. [Red. J. I. P.]

(2) La relation du voyage de Champlain en 1603, est extrêmement rare. Il n'y en a peut-être en Canada qu'une copie, qui appartient à M. l'abbé Verreau. [Red.]

(3) M. de Maisonneuve, comme on sait, avait été nommé gouverneur par la Société de Montréal. [Red.]

(4) Ononchataronon était le nom donné à cette tribu algonquienne par les Hurons qui terminaient en *ronon* les noms de peuple; on l'appelait encor: l'Iroquet d'un de ses chefs. [Red.]

(1) Au lieu de *retraduire* en français le passage d'Hakluyt cité par le Principal Dawson, nous avons cru qu'il valait mieux donner le texte de Cartier tel que publié par la Société Littéraire et Historique de Québec. Nous ferons observer que ce texte, copié à la bibliothèque impériale de Paris, sur un manuscrit qui paraît dater du milieu du 16e siècle, diffère encore en quelques endroits de la traduction de Hakluyt corrigée par le Principal Dawson et de la traduction de Ramusio qui est en général faite avec beaucoup de soin. Nous indiquons en note les différences qui nous semblent les plus importantes. M. Faribault paraît douter si le manuscrit français est original ou si ce n'est pas une *retraduction*. [Red]

(2) La traduction de Hakluyt dit *cing*. [Red.]

(3) Fréquenté (Hac: et Ramusio). [Red.]

(4) Le mot n'est pas dans Hakluyt: il peut cependant avoir quelque importance dans la question présente. [Red.]

(5) 4 ou 5 milles, (Hac:). [Red.]

(6) Ce que nous fimes (Hac: et Ram). [Red.]

(7) Littéralement qui l'entoure, bien cultivée et très fertile. (Note de l'auteur); la traduction de Ramusio dit: "con una montagna cultivata tutt'a torno et molto fertile, sopra la qual si vede molto lontano." Ce qui voudrait dire *cultivée tout autour*. [Red]